

—Me voici, dit celui que je cherchais en s'avancant vers moi.

C'était le même qui avait béni mon mariage. Autrefois, on changeait moins souvent qu'à présent les pasteurs du pays; aussi ils connaissaient si bien leurs paroissiens qu'ils devenaient les véritables amis de chacun.

—Je désire vous parler, monsieur le curé.

—Venez, mon enfant.

Il m'introduisit dans une petite pièce qui devait lui servir, tour à tour, d'oratoire, de cabinet de travail et de pièce de réception, à en juger par les meubles disparates dont elle était ornée.

—Que me voulez-vous? dit-il quand je fus assise.

—Je viens vous prier de faire parvenir cette somme à la veuve Ménard, et ceci dans le plus grand mystère. Je désire que mon nom ne soit pas prononcé, et que ce don reste ignoré de tous.

Sur le visage de mon interlocuteur une gravité onctueuse se répandit.

—Votre mari est au courant de la visite que vous me faites?

—Non, il ignore tout, et ma présence ici et l'argent que je vous apporte.

—Dans ce cas, mon enfant, je ne puis faire ce que vous me demandez.

—Pourquoi?

—Parce qu'une femme mariée n'a pas le droit de disposer d'une aussi forte somme sans l'autorisation de son mari; même quand il s'agit d'une bonne action.

—Mais cet argent n'est pas le sien!

—Où l'avez-vous donc pris?

Son regard était sévère, mais je ne m'en troublais pas.

—C'est ma mère qui vient de me le donner avec la liberté d'en disposer à mon gré.

Il sourit, rasséréné.

—C'est différent, alors!

Il prit les billets que je lui tendais et les mit dans une enveloppe qu'il cacheta.

—Vous voulez donc payer les dettes de cette femme?

—Empêcher surtout qu'on ne vende ses biens, oh! oui...

—C'est beau cela, elle ne vous est rien.

—Elle était "sa femme", murmurai-

je les yeux brusquement noyés de larmes.

Il posa un doigt sur mes lèvres.

—Chut, mon enfant! Il est certains mots qu'on ne doit pas prononcer... Allez en paix, maintenant, votre commission sera faite.

* * *

On fut bien surpris dans le pays d'apprendre que la veuve Ménard avait trouvé de l'argent pour payer tout ce qu'elle devait, mais le plus étonné de tous, fut mon mari.

—Elle a une chance incroyable, me dit-il rageur. C'est demain qu'on devait la vendre et elle trouve moyen d'arrêter la petite exécution.

Pour la première fois depuis longtemps j'eus un sourire qui n'était pas amer.

Je continuai par la suite, toujours avec le même mystère, à aider la femme de Jean, et je crois bien que sans moi, elle n'eût pu conserver longtemps son exploitation agricole, même après l'envoi de mon premier secours, tant elle s'entendait peu aux affaires.

J'éprouvais une satisfaction à la rencontrer et à lui parler, surtout lorsqu'elle était accompagnée de sa petite fille. Celle-ci en grandissant devenait superbe et sa mère avait dit vrai, elle ressemblait à Jean. Aussi, je ne laissais jamais passer l'occasion de la prendre dans mes bras et de l'embrasser, et l'enfant se familiarisant vite, accourut bientôt à ma rencontre dès qu'elle m'apercevait.

On peut trouver étrange l'intérêt que je portais à la veuve de Jean, alors qu'il paraissait tout naturel, que j'eusse eu de l'éloignement — j'allais dire jalousie ou répulsion — pour tout ce qui avait occupé sa vie en dehors de moi. Mais à me replier sur moi-même pendant si longtemps, j'avais beaucoup réfléchi, mes idées étaient larges et tendaient à s'élever vers la charité chrétienne, si belle dans son infinie étendue. Il y a des âmes qui aiment le sacrifice d'ailleurs, et je crois bien que la mienne fut du nombre; c'est ainsi qu'à partir de cette époque on me vit souvent au chevet des malades, ou en tournée chez les malheureux du pays pour leur porter quelque secours.